

Scott & Kimberly Hahn

ROME

Sweet home

De la foi de Luther à la foi de Pierre

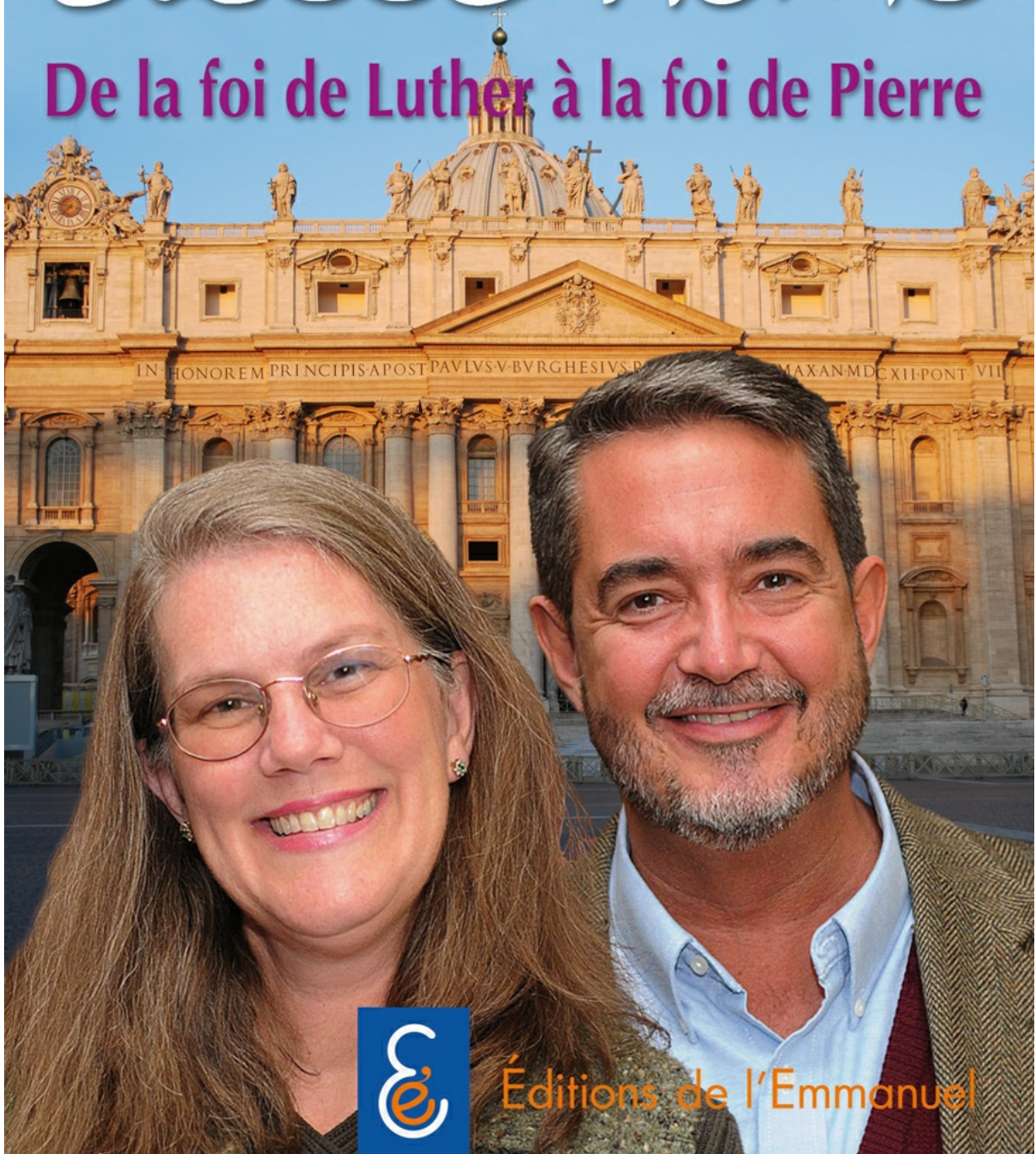


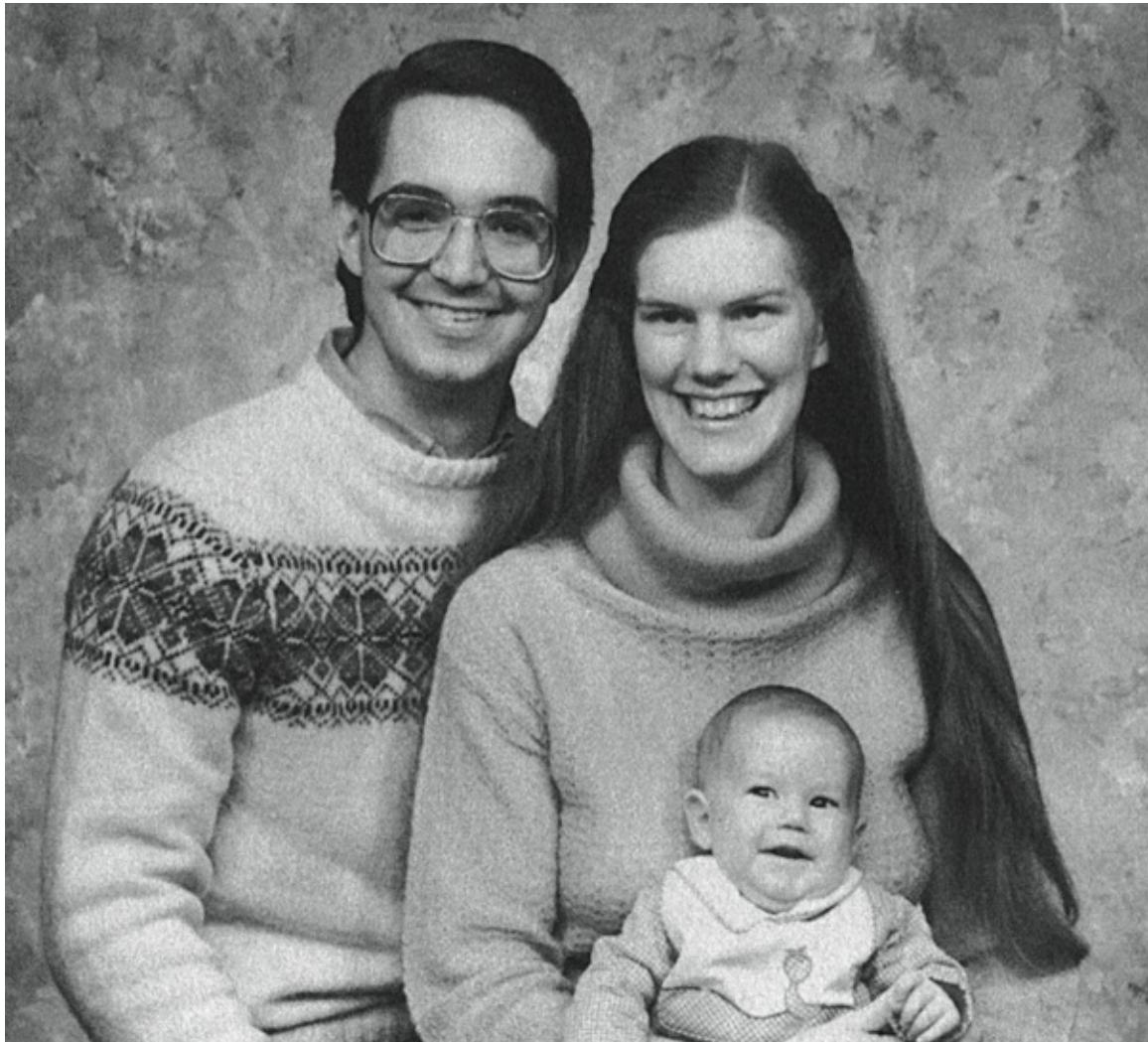
Table des matières

AVANT-PROPOS

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avons de prendre le risque de cette publication, en cette période particulièrement chargée de notre existence.

Scott et Kimberly HAHN
en la fête de S. Pierre et S. Paul, 29 juin 1993



Scott, Kimberly et Michael en mars 1983.

INTRODUCTION

Nous sommes reconnaissants à Dieu pour la grâce de notre conversion au Christ et à l'Église catholique qu'il a fondée, car c'est seulement par la plus étonnante des grâces que nous avons pu trouver notre chemin vers "sa maison".

Moi, Scott, je remercie Dieu pour mon épouse Kimberly, la deuxième grâce majeure de ma vie. Elle est celle que Dieu a utilisée pour me révéler la réalité de sa Famille par alliance. Tandis que je m'enthousiasme facilement pour l'aspect théorique des choses, Kimberly, elle, a toujours su mettre ces choses en pratique. Ainsi, elle a joyeusement accepté que Dieu fasse d'elle le canal de transmission pour la troisième de ses grâces surprenantes : nos enfants Michael, Gabriel, Anna et Jérémie. Le Seigneur s'est servi de toutes ces grâces pour aider un pauvre détective biblique (un "Colombo de la théologie") à résoudre l'énigme du catholicisme – l'amenant ainsi à rentrer "à la maison".

En réalité, si le voyage a commencé comme une histoire de détective, elle s'est bientôt muée en une sorte d'histoire d'horreur, pour se terminer comme un grand roman d'amour au moment où le Christ nous a dévoilé son Épouse, l'Église (il vous serait d'ailleurs utile de garder présent à l'esprit ces trois types d'histoire tout au long de votre lecture).

Moi, Kimberly, je remercie Dieu pour Scott, mon époux chéri. Il a pris au sérieux l'appel que le Seigneur lui a fait (par Ep 5, 29) de me nourrir de sa Parole et de me chérir par sa grâce. Pour que notre famille soit accueillie dans l'Église, il a préparé le chemin en donnant sa vie pour nous – sa formation, ses rêves, sa carrière –, préférant suivre le Christ à n'importe quel prix.

Notre pérégrination changea de ton et de couleur à mesure

qu'elle progressait, comme les saisons. Nous ignorions alors à quel point le passage de l'été au printemps allait être long.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 2

DU CÉLIBAT MILITANT A LA VIE DE COUPLE

Scott

L'été avant mon départ pour l'université, je fis une tournée aux États-Unis, en Écosse, en Angleterre et en Hollande, jouant de la guitare avec un groupe musical chrétien, les "Continental". Après quoi, gavé de guitare et de musique, je pus me concentrer sur l'Écriture Sainte et la théologie.

Mes quatre années à l'université de Grove City passèrent en trombe. Mes sujets de prédilection étaient la théologie, la philosophie et l'économie. J'avais ajouté cette dernière pour plaire au sens pratique de mon père qui finançait ma scolarité. Je m'engageai aussi auprès du groupe local de "Vie de Jeunes". C'était une manière de remercier Dieu pour la grâce de m'avoir amené à l'Évangile par ce mouvement. Aussi, travaillai-je dans cette organisation pendant mes quatre années, en évangélisant et en amenant à la foi des jeunes du lycée, comme on l'avait fait pour moi.

Je voudrais raconter un fait qui illustre le genre de zèle qui me poussait alors à offrir l'Évangile aux gens qui ne connaissaient pas le Christ.

L'une de mes relations me parla du Dr Francis Schaeffer, un grand savant chrétien avec lequel il étudiait en Europe. Le Dr Schaeffer avait décidé de s'offrir un week-end pour visiter Paris avec deux de ses étudiants. Un soir, en flânant, ils aperçurent une prostituée qui se tenait à un coin de rue. Horrifiés, les étudiants virent leur maître s'approcher de la dame.

« C'est combien ?, demanda-t-il.

– Cinquante dollars. » Il la regarda de haut en bas et dit : « Non, ce n'est pas assez.

– Ah oui ? Eh bien ! pour les Américains, ce sera cent cinquante dollars. »

Il recula de nouveau : « C'est toujours trop peu. »

Rapidement, elle dit : « Euh, eh bien ! mon tarif de week-end pour les Américains est de cinq cents dollars.

– Non. C'est encore trop bon marché. »

La jeune femme commençait à s'impatienter :

« Alors, dit-elle, dites-moi combien je vaudrais pour vous ? »

Il répondit : « Madame, je ne pourrais jamais payer ce que vous valez, mais laissez-moi vous parler de quelqu'un qui a déjà payé ce prix. »

Les deux étudiants virent alors leur maître s'agenouiller avec elle sur le trottoir – à même le macadam – et l'amener, dans la prière, à offrir sa vie au Christ.

Voilà le genre de zèle apostolique qu'il nous arrivait de vivre dans notre mouvement "Vie de Jeunes". Tout au fond de moi, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi tant de communautés paroissiales bien installées semblaient y être totalement indifférentes.

Je visais délibérément des catholiques par compassion et avec le souci de les tirer de leurs erreurs et de leurs superstitions. Quand j'eus à diriger des cercles d'étude biblique auprès des jeunes du secondaire, j'orientai délibérément mon enseignement de façon à atteindre les jeunes catholiques qui me paraissaient terriblement perdus et troublés. J'étais particulièrement inquiet de leur ignorance, non seulement de la Bible, mais aussi des enseignements de leur propre Église. Pour

je ne sais quelle raison, ils ne connaissaient même pas les bases du catéchisme. J'avais l'impression qu'ils étaient traités comme des cobayes dans leurs propres programmes de catéchèse. Par conséquent, il était aussi facile de les amener à voir les "erreurs" de leur Église que d'abattre un canard à bout portant.

Dans notre dortoir, certains de mes copains commencèrent à discuter de la possibilité d'être "rebaptisés". Nous grandissions très vite ensemble dans la foi et nous étions membres d'une confrérie locale. Le pasteur – un brillant orateur – nous enseignait que ceux d'entre nous qui avaient été baptisés peu après leur naissance n'avaient jamais été *réellement* baptisés. Mes copains semblaient accepter sans discuter tout ce qu'il disait. Le lendemain, ils songeaient déjà à la date à laquelle ils pourraient être "plongés pour de vrai" dans l'eau baptismale.

Je pris la parole : « Ne croyez-vous pas que nous devrions étudier nous-mêmes la Bible, afin de nous assurer qu'il a raison ? »

Ils ne parurent pas m'entendre. « Qu'est-ce qui ne va pas dans ce qu'il dit, Scott ? En fin de compte, te souviens-tu de ton propre baptême ? Que vaut un baptême pour des bébés qui de toute façon ne peuvent pas croire ? »

Je manquais moi-même de certitude sur la question, mais je savais que la réponse ne consistait pas à "suivre le chef" et à fonder nos convictions seulement sur des sentiments, comme eux semblaient le penser. Aussi, je répondis : « Faites ce que vous voulez, mais pour ma part, je vais étudier davantage la Bible avant de me précipiter dans un nouveau baptême. »

La semaine suivante, ils étaient "rebaptisés".

Entre-temps, j'allai voir un de mes professeurs de Bible et lui racontai ce qui se passait. Il ne voulut pas me donner son opinion. Par contre, il m'encouragea à étudier la question de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entre les personnes elles-mêmes.

L'argument de Kippley était que chaque alliance comporte un acte par lequel elle est scellée et renouvelée, et que l'acte conjugal était fondamentalement un acte d'alliance. Quand l'alliance du mariage est renouvelée, Dieu s'en sert pour donner une vie nouvelle. Renouveler l'alliance du mariage, tout en pratiquant la régulation des naissances pour détruire ce potentiel de vie nouvelle, équivaut à recevoir l'Eucharistie et à la cracher par terre.

Kippley montrait que l'acte conjugal exprime de façon unique le puissant amour générateur de vie de cette alliance. Toutes les autres alliances montrent et transmettent l'amour de Dieu, mais c'est seulement dans l'alliance du mariage que l'amour est si réel et tellement puissant qu'il communique la vie.

Quand Dieu créa l'homme, mâle et femelle, le premier commandement qu'il leur donna fut d'être féconds et de se multiplier. C'était pour imiter Dieu – Père, Fils et Saint Esprit, trois en un, la Famille divine. Aussi, quand "les deux deviennent un" dans l'alliance du mariage, le "un" qu'ils deviennent est si réel que, neuf mois plus tard, ils pourraient bien avoir à lui donner un nom ! L'enfant est l'incarnation de leur union dans l'alliance.

Je commençai à comprendre que, chaque fois que Kimberly et moi avions une relation conjugale, nous accomplissions quelque chose de sacré. Et chaque fois que nous faisions obstacle par la contraception à la puissance génératrice de vie de l'amour, nous commettions une profanation. (Traiter quelque chose de sacré comme quelque chose d'ordinaire est, par définition, une profanation de cette chose.)

J'étais impressionné, mais je n'en dis mot. Kimberly me demanda ce que je pensais du livre. Je répondis qu'il était

intéressant. Ensuite, je la vis s'attaquer à mes amis, un par un, et certains des meilleurs et des plus brillants se mirent à changer d'avis !

Puis, je découvris que tous les réformateurs – Luther, Calvin, Zwingli, Knox, et les autres – soutenaient là-dessus la même position que l'Église catholique.

J'étais de plus en plus troublé. L'Église catholique se retrouvait la seule et unique "confession" religieuse au monde à avoir le courage et l'intégrité d'enseigner cette vérité hautement impopulaire. Je ne savais qu'en penser. Aussi je me rabattis sur le vieil adage : "Même un cochon aveugle finit par trouver un gland". Autrement dit, au bout de deux mille ans, l'Église catholique se devait bien de trouver au moins une vérité !

Catholique ou non, la position était juste. Aussi avons-nous jeté nos contraceptifs et commencé à faire confiance au Seigneur d'une façon toute nouvelle pour nos projets familiaux. Nous avons d'abord utilisé la méthode naturelle de régulation des naissances pendant quelques mois. Puis nous avons décidé de nous ouvrir à toute vie nouvelle, quel que soit le moment où Dieu voudrait nous en faire la grâce.

J'organisai un groupe d'une douzaine des meilleurs séminaristes calvinistes de Gordon-Conwell, qui se réunissait chaque semaine au petit-déjeuner pour débattre de questions diverses. Nous invitions des professeurs pour entendre et discuter leurs points de vue. C'était un merveilleux temps de camaraderie et de conversations stimulantes. Nous lui donnâmes le nom d'Académie de Genève, d'après l'École de Calvin à Genève.

Il nous arrivait de nous rencontrer les vendredis soirs chez Howard Johnson ou dans un autre restaurant, pour prendre des pizzas et de la bière et discuter théologie jusqu'à trois heures du

matin, prenant bien soin de promettre à nos femmes de les sortir le lendemain soir. Nous pouvions ainsi approfondir la Parole de Dieu pendant trois ou quatre heures, débattant des questions les plus difficiles : la seconde venue du Christ, les preuves de l'existence de Dieu, la prédestination et la liberté individuelle, et bien d'autres grands mystères que les théologiens adorent explorer, et en particulier l'alliance.

Approfondir l'Écriture Sainte obligeait chacun de nous à s'attaquer avec plus de vigueur à la signification des textes clefs. Nous développions nos compétences en grec et en hébreu. Pour nous, la Bible seule faisait autorité ; et nous pouvions donc, forts de ces compétences, plonger directement dans l'Écriture Sainte. Nous n'acceptons l'infaillibilité et l'autorité d'aucune tradition. Certes, les traditions pouvaient être utiles et fiables, mais elles n'étaient pas infaillibles. Elles pouvaient donc dévier et se tromper sur n'importe quel point. En pratique, cela forçait chacun de nous à repenser toute la doctrine d'un bout à l'autre. C'était un énorme travail, mais nous étions jeunes et nous croyions qu'avec l'Esprit Saint et les textes sacrés, nous allions pouvoir réinventer jusqu'à la roue, si nécessaire.

Rendu à ma dernière année, une crise commença à couver. Ma recherche m'obligeait à repenser la signification de l'alliance.

Dans la tradition protestante, alliance et contrat sont considérés comme deux mots décrivant la même chose. Mais l'étude de l'Ancien Testament me conduisit à voir que, pour les anciens Hébreux, ces deux réalités étaient des choses bien différentes. Dans l'Écriture, les contrats ne portaient que sur l'échange de biens alors que les alliances impliquaient l'échange de personnes formant ainsi des liens familiaux sacrés. Ainsi la parenté était formée par une alliance (dans le contexte de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'enseignante en théologie et d'assurer un service paroissial en compagnie de Scott ; et si j'étais enceinte, ce que j'espérais pour bientôt, je me servais des connaissances que j'avais acquises pour aider Scott au mieux, éduquer nos enfants et organiser des cercles d'étude biblique pour femmes.

Mes parents (qui payaient mes études) comprenaient ces objectifs et me soutenaient pleinement. Peu leur importait que ma maîtrise ne rapporte jamais d'argent. Ils pensaient que ces études me donnaient la possibilité de développer mes dons pour le Seigneur et ils Lui faisaient confiance pour m'indiquer comment ils devraient être utilisés.

Dans l'ensemble, nos études de théologie ne remettaient pas en cause ce que nous croyions (à l'exception de la question de la contraception). Elles nous permettaient surtout d'approfondir notre connaissance des fondations que nous avions déjà posées pour notre vie, à une notable exception près : était-il vrai d'affirmer que nous étions justifiés par la foi seule ?

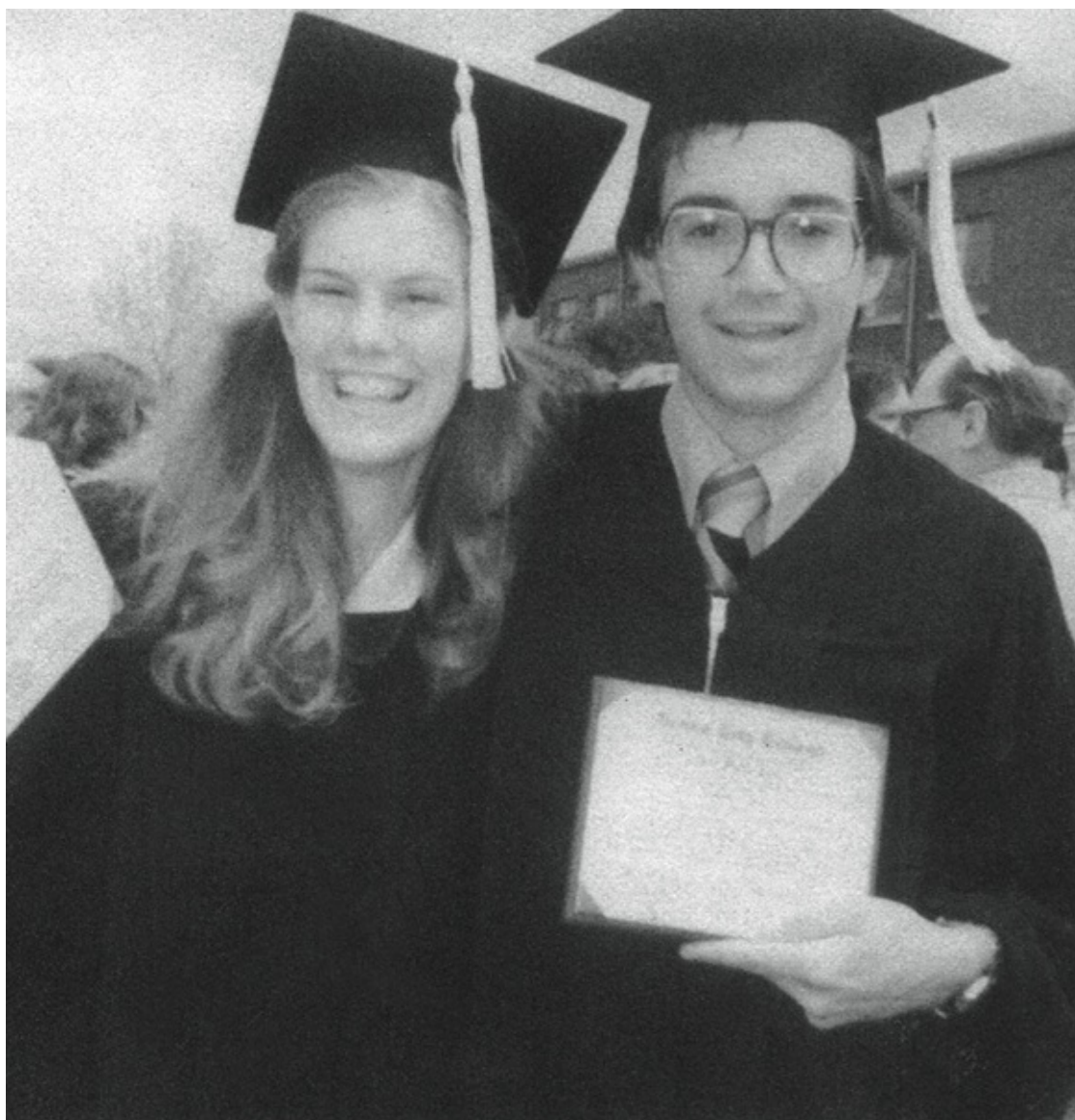
Nous en étions progressivement venus à la certitude que Martin Luther avait laissé ses convictions théologiques contredire l'Écriture elle-même, alors qu'il prétendait lui obéir plutôt qu'à l'Église catholique. Il soutenait qu'une personne n'est pas justifiée par la foi féconde en œuvres d'amour, mais par la foi seule. Il alla même jusqu'à ajouter le mot "seule" après le mot "justifiée" dans sa traduction allemande de Romains 3, 28 et traita la lettre de saint Jacques "d'épître de paille", parce qu'elle dit explicitement : « ... car nous ne sommes pas justifiés par la foi seule » (Jc 2, 24).

Encore une fois, à notre étonnement, l'Église catholique avait raison sur un point crucial : la justification signifiait devenir enfant de Dieu et être invité à vivre fidèlement comme tel, par la foi féconde en œuvres d'amour. Éphésiens 2, 8-10

précisait que la foi – celle que nous devons avoir – est un don de Dieu qui ne dépend pas de nos œuvres, de sorte que personne ne peut en tirer orgueil, et que cette foi nous permet d’accomplir les bonnes œuvres que Dieu nous demande. La foi est, d’une part, un don de Dieu et, d’autre part, notre réponse obéissante à Sa miséricorde. Protestants et catholiques pouvaient donc s’entendre sur le fait que le salut est le produit de la grâce seule.

Comme je n’étais pas imprégnée profondément de théologie de la Réforme, le changement dans ma façon de considérer la justification ne me parut pas capital. C’était important à comprendre, mais j’avais l’impression que tout le monde pouvait le reconnaître : nous étions sauvés par la grâce seule, au moyen d’une foi œuvrant dans l’amour. Si j’avais eu assez de temps pour expliquer pourquoi je croyais cela, aucun de mes amis ne m’aurait alors traitée de catholique. Pour Scott, cependant, ce virage théologique prenait des proportions sismiques qui, plus tard, devaient entraîner des conséquences majeures dans notre vie.

Alors que nous arrivions à la fin de notre dernière année à Gordon-Conwell, nous eûmes la surprise de découvrir que le Seigneur nous avait (enfin) fait le cadeau d’un enfant. Bien que cela remette en cause nos projets d’études en Écosse, nous étions ravis de savoir que la volonté de Dieu incluait désormais la présence de cet enfant dans nos vies. Je savais maintenant que tout ce que mon cœur et mon esprit avaient appris au séminaire, j’allais pouvoir l’appliquer et l’enseigner au petit être que je portais sous mon cœur. J’avais un profond sentiment d’accomplissement en progressant ainsi dans ma vocation maritale, vers la maternité. Après nos examens, Scott et moi avons senti que Dieu lui-même nous envoyait faire sa volonté auprès des gens de Virginie.



*Remise des diplômes à l'université de Grove City,
Pennsylvanie, mai 1979.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'une tradition est-elle condamnée dans l'Écriture ? De plus, que voulait dire Paul quand il demanda aux Thessaloniens de tenir fermement à la *tradition*, écrite comme orale ? » Je continuai : « N'est-ce pas curieux ? Nous insistons sur le fait que les chrétiens ne peuvent croire que ce que la Bible enseigne, mais celle-ci n'enseigne nullement qu'elle est notre *seule* autorité. »

Je demandai à un autre théologien : « Qu'est-ce qui est pour toi colonne et support de la vérité ? »

Il répondit : « La Bible, évidemment !

– Alors, pourquoi la Bible dit-elle dans 1 Timothée 3, 15 que l'Église est colonne et support de la vérité ?

– Tu m'as piégé, Scott !

– C'est moi qui me sens piégé !

– Mais, Scott, de quelle Église s'agit-il ?

– Combien y a-t-il de candidats pour le job ? Je veux dire, combien d'Églises se permettent-elles de prétendre être colonne et support de la vérité ?

– Veux-tu dire, Scott, que tu es en train de devenir catholique ?

– J'espère que non ! »

Je sentais le sol bouger, comme si quelqu'un tirait le tapis de sous mes pieds. Cette question était plus importante que toutes les autres, et personne n'avait de réponse.

Peu après, le président du conseil de direction du séminaire m'invita au nom de tous les responsables, à accepter le poste à temps plein de doyen du séminaire. Cette offre était fondée sur le fait que mes cours connaissaient un véritable succès et que les étudiants étaient enthousiasmés.

C'était le poste que je rêvais de décrocher vers la

cinquantaine ! Et voilà qu'il me tombait dessus à l'âge mûr de vingt-six ans. Bien que je ne puisse lui expliquer ma décision, il me fallut dire non. Quand je rentrai à la maison ce soir-là, je dus faire part de cette offre à mon épouse.

« Kimberly, il n'y a rien au monde que je préférerais faire que d'enseigner au niveau du séminaire. Mais je dois être parfaitement sûr d'enseigner la vérité, car un jour je me tiendrai devant le Christ et je devrai rendre compte de l'enseignement que j'aurai donné aux siens. Il ne me suffira pas alors de me cacher derrière mes coreligionnaires et mes professeurs. Il faudra que je puisse le regarder dans les yeux et lui dire : « Seigneur, je leur ai enseigné ce que tu m'as enseigné par ta Parole ». Et, Kimberly, je ne suis plus certain de ce que c'est, et je ne peux plus enseigner tant que je ne le saurai pas. » Et je m'apprêtais à encaisser sa réponse.

Elle répondit avec bonté : « Voilà exactement ce que je respecte en toi, Scott. Mais ça veut dire que nous devons mettre notre confiance dans le Seigneur pour trouver un emploi. »

Que Dieu la bénisse !

Cette conversation amena une autre décision douloureuse. J'annonçai ma démission au conseil paroissial de mon église presbytérienne de la Trinité.

Je n'avais alors aucune idée de ce que j'allais faire, mais je savais qu'il me fallait être honnête. Je ne pouvais plus enseigner comme pasteur tant que je n'y verrais pas plus clair. Kimberly et moi, nous nous sommes confiés au Seigneur et avons prié pour savoir ce que nous allions faire maintenant.

Tout ce que je savais, c'est que je voulais croire, comprendre, enseigner et aimer ce que Dieu révélait par sa Parole, quoi que ce soit.

Kimberly

Notre arrivée en Virginie pourrait être décrite comme “Le conte des quatre saisons”. Nous entrions dans “l’été” de nos rêves devenus réalité. Scott était ministre à l’Église presbytérienne de la Trinité, enseignant à l’École chrétienne de Fairfax et, une année plus tard, chargé de cours à l’Institut théologique Dominion. J’étais la femme du pasteur, comme je l’avais toujours désiré, et j’allais être mère pour la première fois.

Scott prêchait et enseignait, déversant son cœur après de nombreuses heures d’étude et de préparation, et j’étais enchantée de me soumettre à son enseignement. Nous nous sommes également fait de nombreux nouveaux amis et nous étions proches d’amis du séminaire qui s’étaient retrouvés dans la région, ce qui facilita grandement notre adaptation au changement.

Le 4 décembre 1982, Michael Scott naquit. Comme il transforma notre mariage ! Toute notre vie prenait une signification plus profonde parce que nous voulions la partager avec lui. C’était si merveilleux d’avoir une petite personne à qui chanter des chansons, avec qui prier et à qui raconter tout ce qui me venait à l’esprit concernant le Seigneur. Des restes d’égoïsme que Scott et moi n’avions pas remarqués en nous-mêmes nous interpellaient jour après jour (nuit après nuit), ce qui nous en apprenait sur Dieu d’une manière plus profonde que jamais.

Scott commença à étudier davantage la liturgie et apporta des changements intéressants dans l’exercice de notre culte. Nous sommes passés à la communion hebdomadaire, ce qui était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seigneur, par le moyen de cette prière du chapelet. »

Et je récitai alors mon premier chapelet. Je le récitai de nouveau à cette intention plusieurs fois la semaine suivante, puis je l'oubliai. Ce n'est que trois mois plus tard que je me rendis compte qu'à partir du jour où j'avais récité mon premier chapelet, cette situation apparemment impossible s'était complètement renversée. Ma requête avait été exaucée !

Je fus frappé de mon inattention et de mon ingratitude. Je remerciai alors Dieu pour sa miséricorde. Je repris le chapelet et, depuis, je le récite chaque jour. C'est une prière extraordinairement puissante – une arme incroyable, qui met en lumière le scandale de l'Incarnation : le Seigneur prit une humble vierge paysanne et l'éleva jusqu'à en faire la personne qui donna une nature humaine sans péché à la seconde Personne de la Trinité, afin qu'il puisse ainsi devenir notre Sauveur.

Quelque temps après, je reçus l'appel d'un vieil ami du temps de l'université. Il avait apparemment appris que je courtais la “prostituée de Babylone”, selon son expression. Il ne mâcha pas ses mots.

« Alors, Scott, est-ce que maintenant tu adores Marie ?

– Voyons, Chris, tu sais que les catholiques n'*adorent* pas Marie. Ils ne font que la vénérer.

– Vraiment, Scott, quelle est la différence ? De toute façon, il n'y a aucun fondement biblique pour l'un ou l'autre. »

Je ne savais que répondre. Égrenant mon chapelet, je demandai à Marie de me venir en aide. Je m'enhardis à lui répondre :

« Tu pourrais être surpris.

– Ah oui ? Et comment ? » Je commençai à lui sortir ce qui me venait à l'esprit.

« C'est vraiment très simple, Chris. Souviens-toi des deux principes fondamentaux de la Bible. D'abord, tu sais qu'en tant qu'homme, le Christ a accompli parfaitement la loi de Dieu, y compris le commandement d'honorer son père et sa mère. Le mot hébreu *kabodah*, qui veut dire honorer, signifie littéralement "glorifier". Par conséquent, le Christ n'a pas seulement honoré son Père du Ciel ; il a aussi parfaitement honoré sa mère de la terre, Marie, en lui octroyant sa propre gloire divine.

Le second principe est encore plus simple : l'imitation du Christ.

Nous ne faisons qu'imiter le Christ non seulement en honorant notre propre mère, mais en honorant toute personne que lui-même honore – et avec le même honneur qu'il lui accorde. »

Il y eut une longue pause, puis Chris dit : « Je n'avais jamais entendu ça présenté de cette manière. »

Franchement, moi non plus !

« Chris, c'est simplement le résumé de ce que les papes ont dit pendant des siècles sur la dévotion à Marie. »

Il remonta à l'assaut : « Les papes, c'est une chose, mais où trouve-t-on cela dans l'Écriture ? »

Je ripostai instinctivement : « Chris, Luc 1, 48 nous dit : « Désormais, toutes les générations me diront bienheureuse. » C'est ce que fait le chapelet, Chris ; il accomplit ce passage de l'Écriture. »

De nouveau, une longue pause puis Chris changea rapidement de sujet.

A partir de ce moment-là, j'eus le sentiment constant que la récitation du rosaire approfondissait ma pénétration théologique de l'Écriture. Bien sûr, la clef du rosaire consiste à méditer les

quinze mystères, mais je découvris que la prière elle-même apportait une perspective théologique permettant de contempler tous les mystères de la foi à partir de quelque chose qui allait bien au-delà (mais non à l'encontre) des capacités de l'intelligence, jusqu'à ce que certains théologiens ont appelé la "logique de l'amour".

Je découvris cette "logique de l'amour" pour la première fois en contemplant la sainte Famille de Nazareth, modèle de tous les foyers. Cette contemplation me ramenait vers l'alliance et finalement vers la vie intérieure même de Dieu, l'unique sainte Famille éternelle : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Cette merveilleuse et captivante vision commença à me remplir le cœur et l'esprit, mais je n'étais toujours pas certain que l'Église catholique pouvait être reconnue comme la plus fidèle expression terrestre de la famille par alliance de Dieu. J'avais besoin de beaucoup plus d'étude et de prière pour en arriver là.

Pendant ce temps, Gerry et moi poursuivions nos conversations téléphoniques. Il m'invita un jour à venir rencontrer avec lui l'un de nos plus brillants maîtres, le Révérend John Gerstner, théologien calviniste aux convictions fortement anti-catholiques, qui avait été formé à Harvard. Gerry lui avait dit que nous faisons une étude approfondie sur ce que l'Église catholique affirmait. Aussi était-il plus que désireux de nous rencontrer pour répondre à nos questions.

Gerry organisa la chose. Nous pouvions apporter nos Nouveaux Testaments en grec, nos Bibles hébraïques, les textes latins des conciles et tout ce que nous voulions. Nous devons être prêts à débattre de tout et spécialement de la *sola fide*.

Nous devons dîner tous les trois à la York Steak House, non loin de chez Gerry à Harrisburg. Ce qui voulait dire que le Révérend Gerstner et moi allions voyager ensemble en voiture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce que Scott croyait maintenant était notablement différent de ce à quoi il croyait quand nous étions étudiants. Il voyait de la continuité là où je ne discernais que discontinuité. Il l'expliquait par une analogie : un gland ne ressemble pas à un chêne, mais il a en lui tout ce qu'il faut pour le devenir.

« Les convictions que j'avais à l'université et au séminaire sont en train de s'épanouir plus richement que jamais auparavant, disait-il. Il s'agit d'une croissance organique, même si mes croyances paraissent différentes de ce qu'elles étaient au début. Je crois toujours en la Bible. Je suis toujours un chrétien engagé. »

Je devais reconnaître que l'analogie était plausible. Mais il était aussi possible qu'il ait outrepassé ses propres capacités et qu'il soit en train de se fourvoyer dans de réelles difficultés théologiques.

Nous demandâmes l'avis de mon père, qui m'exhorta à me tenir informée des études de Scott. Même si je n'avais pas envie d'étudier, cela ne nous serait d'aucune aide de nous développer à des rythmes différents.

Je finis par accepter de lire un livre, *La foi de nos Pères* du cardinal Gibbons. Ce livre était simple et débordait de bon sens, ce qui provoqua ma colère. Il n'était pas possible que le catholicisme soit aussi limpide ! Cela me contraria à un tel point que je jetai le livre à travers la pièce, chose que je n'avais jamais faite auparavant. Non, me disais-je, il suffit seulement que je me cramponne en espérant que Scott retrouve par lui-même le chemin de la vérité. J'avais une maîtrise en théologie ! Me faudrait-il tout réapprendre depuis les bases mêmes de la théologie ? De toute façon, j'étais trop occupée par la vie pour pouvoir le faire.

Le psalmiste rend bien mes pensées de l'époque :

« Quant à moi, ma prière va vers toi, Seigneur. Au bon moment, mon Dieu, réponds-moi dans l'abondance de la fermeté de ton amour. Par ton aide fidèle, arrache-moi de la boue, que je ne m'enlise pas. Réponds-moi, Seigneur, car ton amour fidèle est bon ! Dans ta grande miséricorde, tourne-toi vers moi ! » (Ps 69, 13-14, 16)

Au beau milieu de cette tourmente théologique dans notre foyer, le Seigneur nous bénit par l'arrivée de notre cher fils, Gabriel, en notre cinquième anniversaire de mariage, le 18 août 1984. Quand j'accouchai de lui, je me souvins d'une prière que Scott et moi avions faite lors notre premier rendez-vous : que Dieu suscite de nombreux saints. Et je pensai : « Seigneur, nos enfants Gabriel et Michael, font-ils partie de la réponse à nos prières faites voici plusieurs années ? C'est certainement une bien lente façon de faire des disciples, mais aide-nous à les élever pour qu'ils deviennent des saints pour toi ! »

Pendant la première année de Gabriel, la vie fut très remplie. En plus de nos deux petits garçons, de nombreuses et excellentes activités consommaient le temps que nous aurions pu utiliser à étudier et résoudre les points litigieux entre Scott et moi. Je dirigeais trois cercles d'étude biblique, je présidais le groupe pro-vie de la paroisse et j'aidais à mettre sur pied "Les défenseurs de la vie" sur le campus de l'université de Grove City. Scott passa d'un travail à temps plein à l'université à un travail à temps partiel auprès des jeunes de deux églises et de l'université. Il commença aussi à préparer son doctorat à l'Université Duquesne. Bien que ce soit une institution catholique, il se retrouvait généralement le seul à prendre la défense de la foi catholique durant les cours.

Au milieu de toutes ces activités, Scott continuait à étudier. Comme je réalisais que son intérêt pour l'Église catholique ne

diminuait pas, je commençai à sentir le poids de tout ce que nous perdions s'il devenait effectivement catholique. Toutes sortes de rêves, qu'auparavant nous avions partagés, allaient s'effondrer – comme de former une équipe pasteur-et-épouse, le retour de Scott comme enseignant à l'université de Grove City ou au séminaire de théologie Gordon-Conwell, et les voyages que nous aurions pu faire ensemble pour donner des conférences sur la foi protestante réformée.

Une nuit, Scott m'annonça qu'il avait commencé à réciter le chapelet. Je n'en croyais pas mes oreilles ! Je ne savais même pas qu'il en avait un. Son étude, et maintenant sa pratique, du catholicisme devenaient inquiétantes.

Un de nos amis du séminaire, Gerry Matatics, s'attaqua aux orientations théologiques de Scott. Je parlai de lui à Scott comme de mon « chevalier à la brillante armure » qui allait venir me sauver de mon sort. Gerry réclama à Scott des listes de livres catholiques. Je lui en fus très reconnaissante, surtout parce qu'il était comme Scott une personne de conviction, qui ne voulait que la vérité, à quelque prix que ce soit.

Mais je n'oublierai jamais la nuit où Scott revint au lit après des heures de téléphone avec Gerry et me dit à quel point celui-ci était passionné par les livres catholiques qu'il était en train de lire ! Je ne pus que pleurer. Mon “chevalier à la brillante armure” était en train de ternir ! Si Gerry ne pouvait contenir Scott, je ne voyais vraiment pas qui pourrait le faire.

Quand Gerry organisa une entrevue avec le Révérend Gerstner, je sentis mon espoir renaître, mais il s'effondra bien vite au récit que Scott me fit de la rencontre.

Depuis le début de notre relation, nos convictions, à Scott et moi, avaient évolué et changé ensemble au moins sur des points mineurs. Mais sa volonté de poursuivre sa transformation et mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communier côte à côte, à moins que l'un de nous ne change d'idée (et je devinais lequel ce devrait être !). Le grand signe de l'unité chrétienne devenait le symbole de notre désunion. Et la joie des gens se plantait comme un poignard dans mon cœur, car leur joie était ma souffrance indicible.

Après la messe, quelqu'un prit un appareil photo et voulut prendre une photo de tout le monde avec Scott. J'essayai de me retirer du groupe, mais Scott insista pour que je sois aussi sur la photo. Je pensai : pourquoi voudrais-je immortaliser la pire soirée de ma vie ? Bien que tous les amis de Scott aient été extrêmement gentils à mon égard, lors de la fête qui suivit, ce fut crucifiant de voir comme ils étaient heureux pour lui, alors que notre mariage connaissait la plus grande épreuve qu'il ait jamais subie.

Chapitre 7

LES DIFFICULTÉS D'UN MARIAGE MIXTE

Scott

Des amis curieux commencèrent à appeler. La conversation type se déroulait ainsi :

« Scott, je viens d'entendre une méchante rumeur, mais je sais qu'elle ne peut pas être vraie. Il paraît que tu serais devenu catholique ! »

Je répondais : « Oui, tu te rends compte ? Par la grâce de Dieu, je suis devenu catholique et je ne saurais trop le remercier. »

A ce moment-là, la conversation se terminait assez brusquement : « Ah bon ? Eh bien ! Scott, dis à Kimberly que je prie pour elle et que je lui envoie mes salutations. »

Je soupçonne qu'ils voulaient plutôt dire : mes sincères condoléances. En pratique, j'aurais pu aussi bien être mort et remplacé par un imposteur papiste, car c'est ainsi que la plupart me traitaient.

Des amis, pourtant proches, prirent leur distance. Des membres de la famille se firent discrets, et même se détournèrent de nous. Un de mes anciens étudiants très chers – un fervent évangéliste – devint un ex-ami du jour au lendemain.

L'ironie de la chose est que peu de temps auparavant, j'avais été bien plus anti-catholique que n'importe lequel d'entre eux. En fait, la plupart ne se considéraient aucunement comme anti-catholiques. Ils n'auraient nullement sourcillé si j'étais devenu

luthérien ou méthodiste, mais maintenant, en tant que catholique, j'étais traité en lépreux.

Ils ne manifestaient aucune envie de dialoguer, encore moins d'argumenter. Mes raisons ne comptaient pas, parce que j'avais fait l'impensable. J'avais commis un méfait immonde et déloyal.

Mais la douleur et la désolation n'étaient rien à côté de la joie et de la force qui m'habitaient à l'idée que je faisais la volonté de Dieu et que j'obéissais à sa Parole. Comparés au privilège d'aller à la messe chaque jour et de recevoir la sainte Communion, mes sacrifices paraissaient infimes. J'appris aussi que de telles souffrances peuvent être efficacement unies au sacrifice eucharistique du Christ, ce qui apporte une grande consolation. Par cette épreuve, j'entrais dans une intimité plus profonde avec Notre Seigneur et Notre Dame. La douleur rendait l'histoire d'amour encore plus réelle.

Pendant ce temps, Kimberly et moi traversions des eaux de plus en plus mouvementées. Des jours et des semaines passaient sans que nous ayons le moindre échange spirituel. Elle n'était guère désireuse de m'entendre parler des bienfaits de la messe quotidienne et de la méditation des mystères du Rosaire. A mesure que ma vie spirituelle se développait impétueusement, ma vie de couple s'effondrait. C'était d'autant plus douloureux que nous avions eu de si merveilleux échanges quand nous étions pasteurs ensemble, peu de temps auparavant. Il m'arrivait de me demander : allons-nous jamais retrouver ces beaux moments ? Notre mariage va-t-il même survivre à ce temps d'épreuve et d'agonie ?

Mais nous pouvons tous deux témoigner que seul le Seigneur, travaillant par la grâce de notre sacrement de mariage, parvint à nous garder ensemble. J'ai entendu une fois un prêtre dire : « Ce n'est pas que le mariage soit difficile : il est en fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

demeurèrent fidèles jusqu'à ce que je me convertisse moi-même ; à ce moment-là, eux aussi rejetèrent notre amitié). Scott sentait que, pour ses anciens professeurs, il ne méritait plus qu'ils essayent encore de le convaincre de son erreur. Et il ne pouvait pas non plus comprendre l'indifférence de bon nombre de catholiques de l'université Marquette vis-à-vis de sa conversion. Au lieu de l'accueillir en raison de tout ce qu'il avait risqué et abandonné, ils faisaient comme si de rien n'était. Enfin, il avait commencé à vivre comme un catholique dans une famille protestante, allant seul à la messe (pendant deux ans et demi) et ne parlant pas des différences de sa foi aux enfants, car nous étions convenus que ce n'était pas encore le moment.

La solitude entre nous était atroce. Nous avons été des amis si proches, partageant tellement nos vies. Pendant que nous étions au séminaire, bien des épouses s'intéressaient aussi peu que possible aux études de leur mari, à peine plus qu'elles n'auraient cherché à comprendre des feuilles de chiffres et des lois fiscales si leur époux avait été comptable. Moi je l'avais accompagné, étudiant avec lui, cherchant avec lui à déceler le sens des écrits sacrés, et j'avais appris de lui. Voilà maintenant qu'au lieu de partager ses découvertes et de me réjouir avec lui, je redoutais d'en entendre parler. Je préférais ne pas lire attentivement ses travaux que, pourtant, je dactylographiais (quand on tape assez vite, on n'a pas besoin de comprendre le texte). Comment Scott aurait-il pu partager avec moi son fardeau alors que j'étais précisément la personne qui lui en causait la plus grande part ?

La Bible était mon unique consolation. Mais je commençais même à craindre l'Écriture, tellement Scott me disait que la Bible enseignait autre chose que ce que je pensais. Il soutenait que la Bible l'avait mené à la foi catholique. Or, c'était le

fondement même de ma foi !

Une fois, il me lança : « Qu'est ce qui est colonne et support de la vérité ? »

Je répondis aussitôt : « La Parole de Dieu. »

Alors il m'objecta : « Pourquoi saint Paul dit-il, dans 1 Timothée 3, 15, que c'est l'Église ? Pourquoi cette réponse ne vient-elle pas à l'esprit des protestants ?

– Parce que cela ne se trouve que dans ta Bible catholique, Scott. »

Il ouvrit ma Bible et me montra le verset, que je ne me souvenais pas avoir jamais lu auparavant.

Ce n'étaient pas des conversations simples que nous avions sur la théologie. C'étaient des débats. Il nous arrivait de discuter jusqu'à deux ou trois heures du matin et, au petit-déjeuner du lendemain, il me demandait si j'avais de nouvelles idées ! Nous discussions de théologie en essayant de garder un ton cordial, et puis cela devenait très douloureux et difficile. Nous devions alors nous arrêter et retourner chacun dans notre coin pendant un certain temps. Chacun avec son chagrin.

Certains amis me disaient qu'une épouse doit se soumettre à son mari quoi qu'elle pense. Ils ne comprenaient pas pourquoi je ne franchissais pas le pas de la conversion. D'autres amis protestants me rappelaient continuellement qu'ils priaient pour que je puisse tenir jusqu'à ce que Scott se ressaisisse. Et il y avait des catholiques qui pensaient : Où est le problème ? C'est Marie qui te dérange ? Ça te passera.

Scott restait lié à moi, parce qu'il ne croyait pas au divorce. Moi non plus, d'ailleurs. Quand nous nous sommes mariés, nous nous sommes mis d'accord pour ne même jamais plaisanter sur ce sujet, tellement notre sentiment était profond. Et pourtant,

à deux reprises durant cette première année après la conversion de Scott, alors que j'étais sortie faire un tour, je me suis demandé : est-ce que je peux le quitter ? Je réfléchissais à l'hôtel où je pourrais aller et à ce que je pourrais faire, parce que je ne pouvais plus supporter cette souffrance. Je ne pensais pas pouvoir l'endurer. Mon cœur me faisait physiquement mal et, sur le plan des sentiments, j'étais dévastée. Je ne pouvais songer qu'à la fuite.

Mais je savais que je ne pourrais pas quitter Scott sans aussi quitter Dieu. Et je savais que quitter Dieu, c'était me retrouver en enfer. Dieu merci, l'existence de Dieu et celle de l'enfer m'étaient trop évidentes pour que je puisse partir. Aussi, de dix minutes en dix minutes, Dieu me donnait assez de grâce pour endurer les dix minutes suivantes. Alors, j'étais capable de rester et d'endurer un peu plus longtemps.

Voici le passage de Lamentations 3 qui exprime le mieux l'agonie de mon cœur et ma lutte pour reprendre confiance dans le Seigneur :

« Il a planté dans mon cœur les flèches de son carquois. Il a brisé mes dents avec du gravier et m'a nourri de cendre. Mon âme est dépourvue de paix. J'ai oublié le bonheur. Aussi, je dis : "Ma gloire et mes attentes du Seigneur sont parties." Repasser mon affliction et mon amertume est absinthe et fiel ! Sans cesse mon âme y repense et elle s'effondre en moi. Mais sans perdre espoir, je rappelle devant mon esprit l'amour inébranlable du Seigneur et ses compassions sans fin. Elles se renouvellent chaque matin. Grande est ta fidélité. Ma part, c'est le Seigneur, dit mon âme, aussi espérerai-je en Lui. »

L'espérance était là, non à cause de Scott ou de moi, mais à cause de la fidélité de Dieu. Chaque jour, Dieu nous couvrait, Scott et moi, de sa compassion, d'une façon ou d'une autre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il parut étonné : « Avez-vous accepté Jésus Christ comme votre Seigneur et Sauveur personnel ? »

Je lui fis un large sourire et dis : « Bien sûr, mais ce n'est pas pour cela que je suis né à nouveau. Je suis né à nouveau à cause de ce que le Christ a fait par l'Esprit Saint, lorsque j'ai été baptisé. »

Apparemment, il ne savait que dire. Alors je continuai : « Voyez-vous, la Bible ne dit nulle part que “Vous devez accepter Jésus Christ comme votre Seigneur et votre Sauveur personnel”. C'est très bien de le faire, mais ce n'est pas ce dont parlait le Christ lorsqu'il déclara à Nicodème, en Jean 3, 3, qu'il lui fallait “naître à nouveau”. Lui-même expliqua ce qu'il signifiait par là en disant deux versets plus loin : « Il faut naître de l'eau et de l'Esprit », ce qui faisait référence au baptême. Jean fait en sorte que ce point soit clair pour le lecteur, car, aussitôt après avoir terminé de rapporter la discussion de Jésus avec Nicodème aux versets 2-21, il raconte dans le verset suivant : « Après quoi, Jésus se rendit avec ses disciples au pays de Judée. Il séjourna avec eux et il baptisait ». Et quelques versets plus loin, Jean rapporte comment « les Pharisiens avaient entendu dire que Jésus faisait et baptisait plus de disciples que Jean ». En d'autres termes, quand Jésus dit que nous devons “naître à nouveau”, il parlait bien du baptême. »

J'avouai à Kimberly que j'y avais peut-être été un peu fort. Je lui expliquai pourquoi je pensais que les fondamentalistes avaient tort de supposer que les catholiques ne sont pas véritablement chrétiens uniquement parce qu'ils n'utilisent pas certaines paroles bibliques de la même façon qu'eux ; sans compter que ces fondamentalistes ne les interprètent même pas correctement dans leur contexte. Elle en convint tout à fait.

Peu de temps après, je revins d'une conférence pour

théologiens, tenue à l'université franciscaine de Steuben-ville. C'était ma première visite à cette université. J'étais émerveillé d'avoir rencontré autant de catholiques éclairés et remplis d'un tel zèle évangélique. J'avais été encore plus étonné par ce que j'avais vu à la messe du midi : la chapelle était bondée, pleine de centaines d'étudiants qui chantaient de tout leur cœur, avec un immense amour pour le Christ dans l'Eucharistie.

J'avais hâte d'en parler à Kimberly. Elle fut toute remuée d'apprendre que le zèle évangélique dans lequel elle avait grandi pouvait aussi se retrouver au sein de l'Église catholique.

Un jour, je racontai à un ami paroissien mon combat permanent pour amener ma femme évangélique à partager ma foi catholique. Comme je lui décrivais les chants enthousiastes, les sermons dynamiques et la chaude camaraderie – toutes choses que Kimberly avait connues depuis son enfance –, il me fit cette curieuse remarque : « Scott, personnellement, je crois que les protestants ont toutes ces choses parce qu'ils n'ont pas le Saint-Sacrement. Dès qu'on a la Présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, on n'a plus vraiment besoin du reste. Tu ne crois pas ? »

Je me mordis la langue. Je ne voulais pas réagir avec agressivité, mais il me fallait corriger une omission fâcheuse. Je répliquai : « Je comprends ce que tu veux dire : le culte eucharistique peut être silencieux et respectueux sans perdre sa profondeur et sa puissance. Je suis d'accord. En fait, j'en arrive moi-même à vraiment apprécier le chant grégorien et le latin dans la liturgie, mais j'exprimerais les choses autrement. Je dirais plutôt que, parce que nous avons la Présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, nous avons, bien plus encore que les protestants, des raisons de chanter, de prêcher et de célébrer ! »

Après un silence embarrassé, il répondit : « Oui, vu comme

ça, on ne peut qu’être d’accord. »

Réfléchissant tout haut, j’ajoutai : « Pourquoi ne voyons-nous pas toujours les choses sous cet angle ? »

Il n’avait pas de réponse, et moi non plus.

Je me suis toujours demandé pourquoi tant de catholiques n’approfondissaient pas davantage les mystères de leur foi. J’ai toujours été moi-même émerveillé de découvrir comment chacun de ces mystères est enraciné dans l’Écriture, centré sur le Christ et, en quelque sorte, conservé et proclamé dans la liturgie de l’Église, la famille par alliance de Dieu.

Cela m’est apparu très clairement un jour où j’avais assisté à la messe de la Toussaint. Kimberly voulait connaître le sens de cette fête. En un rien de temps, la conversation avait dégénéré en un débat sur la doctrine du Purgatoire. Je décidai de hisser cette doctrine à un niveau supérieur en la plaçant dans le cadre de l’amour par alliance de Dieu.

« Kimberly, la Bible nous montre combien de fois Dieu s’est révélé à son peuple sous la forme du feu, afin de renouveler son alliance avec lui. Ce fut comme “un four fumant et un brandon de feu” avec Abraham dans Genèse 15 ; puis dans le buisson ardent avec Moïse dans Exode 3 ; dans la colonne de feu avec Israël dans Nombres 9 ; encore dans le feu du ciel qui consuma les sacrifices de l’autel avec Salomon et Élie dans 1 Rois 8 et 18 ; enfin, sous la forme de “langues de feu” avec les Apôtres à la Pentecôte dans les Actes des Apôtres 2... »

Kimberly intervint : « Ça va, Scott. Où veux-tu en venir ? »

J’avais une chance de faire passer l’idée.

« Simplement à ceci : quand l’épître aux Hébreux 12, 29 décrit Dieu comme “un feu consumant”, il ne s’agit pas forcément de sa colère. Il y a un feu en enfer, mais il existe un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

outils qui me permettaient aujourd'hui de m'absorber dans une étude sérieuse de l'Écriture. J'eus de délicieuses surprises en étudiant les spécialistes catholiques de la Bible – pour Dieu sait quelles raisons, je croyais que les catholiques ne faisaient essentiellement que citer des documents pontificaux. J'en vins à apprécier qu'Anna soit devenue enfant de Dieu par le baptême, qu'elle soit née à nouveau par l'eau et par l'Esprit. En étudiant le baptême, je trouvais des relations avec ce que j'avais fait concernant la justification. Comme Scott, mon étude au séminaire m'avait conduite à rejeter la doctrine protestante de la justification par la foi seule, parce que non fondée sur l'Écriture. Le baptême du petit enfant mettait en lumière la justification par la grâce seule. J'étais confondue par la beauté des études catholiques de l'Écriture sur la justification et le baptême.

Je n'étais pas retournée à la messe depuis la Vigile pascale où Scott était entré dans l'Église, deux ans plus tôt. Lorsque j'assistai à la cérémonie du Mercredi des Cendres dans une petite chapelle, je fus frappée de voir combien cette liturgie me touchait profondément. L'appel au repentir était tellement clair que je me demandai comment des amis autrefois catholiques avaient pu passer à côté de cela et dire qu'ils n'avaient jamais été appelés à vivre l'Évangile dans l'Église catholique.

Dès que Scott devint catholique, nos garçons (de deux et trois ans) commencèrent à parler de leur intention de devenir prêtres. Je n'en croyais pas mes oreilles ! Sur le moment cela me blessa au vif. Pourtant, à Joliet, j'avais rencontré un certain nombre de merveilleux prêtres remplis de foi. Et je sentis que mon cœur se transformait face au possible appel de Dieu envers nos fils. Quand notre fils Gabriel, celui de trois ans, me dit : « Maman, il n'y a pas assez de prêtres et de religieuses dans le

monde. Je veux devenir prêtre et aller dans le monde entier faire davantage de prêtres et de religieuses », je sentis que son désir m'était agréable. Un tel changement ne pouvait venir que du Seigneur.

Dans mes prières, je me mis à formuler mes demandes autrement. Je commençai à demander au Seigneur de m'ouvrir son cœur et sa pensée en ce qui concerne l'Eucharistie et les autres sacrements. Plutôt que de pousser vers Dieu mes cris de douleur provenant des confrontations Scott-contre-Kimberly, je commençai à me rapprocher de Lui et à chercher son point de vue, même s'il devait être catholique.

Il y eut encore des moments de profonde angoisse où j'avais le sentiment d'être aspirée dans le vide. Il me semblait alors que ma pensée n'était certainement pas assez claire, sinon je n'aurais pas manqué de voir les erreurs de l'Église catholique. Il y avait encore des moments où les larmes me montaient du fond des entrailles, au point que je pouvais à peine respirer. J'étais oppressée par l'angoisse face à l'inconnu.

Mais maintenant, il y avait aussi des moments de grâce incroyable lorsque se produisaient des percées de lumière. Je n'arrivais pas toujours à faire la part entre mes convictions et mon obstination. Mais Dieu, dans sa miséricorde, me guidait.

Scott et moi sommes tombés d'accord pour qu'à l'âge de sept ans, Michael fasse sa première Communion et que les enfants deviennent catholiques. Il fallait cependant que je fasse abstraction de cette échéance. Je ne supportais pas la pression qu'elle m'imposait. J'essayais plutôt de me concentrer sur les points de foi.

Scott m'encouragea, au printemps 1988, à rendre visite à des amis qui étaient pasteurs en Virginie. J'avais un tas de questions auxquelles j'espérais qu'ils m'aideraient à trouver une réponse.

Ce fut un voyage fructueux. Je pus renouer des amitiés qui s'étaient tendues, suite à la conversion de Scott et nous eûmes de stimulantes conversations sur la théologie. A mesure que je faisais part des explications de Scott à nos amis, je commençai, bien malgré moi, à percevoir la logique de ses positions.

D'abord, Jack et moi avons lu Jean 6, 52-69, phrase par phrase, en examinant la position catholique. Bien que j'aie déjà lu Jean de nombreuses fois dans ma vie, je n'avais jamais auparavant été frappée par la force des paroles de Jésus quand il dit et répète que son corps et son sang doivent être mangés (même mâchés) et bus pour recevoir sa vie.

« Jack, demandai-je, qu'est-ce que tu fais de cela ?

– Je pense, Kimberly, que Jésus nous parle de la foi. »

C'était ce qu'on nous avait enseigné dans le cours que nous avions suivi ensemble au séminaire.

« Attends un peu. Est-ce que tu te fondes sur la phrase : “la chair ne sert de rien”, au verset 63 ? Il faut lire le reste du verset : “C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien.” C'est l'Esprit qui vivifie. Autrement dit, Jésus n'était pas en train de dire aux gens : Venez et que l'un prenne un doigt et un autre un orteil. Il annonçait le moment où après sa mort, sa Résurrection et son Ascension, l'Esprit allait livrer son corps glorifié aux disciples, afin que sa chair donne la vie au monde.

D'ailleurs, Jack, pourquoi les Juifs auraient-ils été aussi offensés si Jésus ne parlait que de la foi et d'un sacrifice symbolique de sa chair et de son sang ? Ils le quittèrent dégoûtés, pensant qu'il était question de cannibalisme. Pourquoi Jésus a-t-il laissé la plupart de ses disciples le quitter à cause d'un simple malentendu et n'a-t-il jamais clarifié la chose, même auprès de ses disciples les plus proches, en leur disant qu'il parlait seulement de la foi utilisant comme un simple symbole

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

main sur mon épaule et me dire : « Kimberly, vois-tu quelle bonne mère tu es ? Tu aimes tellement ta fille que tu la fais souffrir, afin de la guérir. Vois-tu comment je t'ai aimée, ma fille ? Je t'ai fait souffrir, afin de te guérir et te rapprocher de moi. » Alors que les infirmières s'activaient pour soigner Anna, en même temps une guérison en profondeur s'effectuait en moi, et je pleurai pour nous deux.

Arrivée à ce moment-là de ma vie, je réalisai que je pourrais avoir à faire face à une nouvelle souffrance : si je décidais de n'être plus la seule protestante de ma famille proche, j'allais connaître une nouvelle séparation en tant que seule catholique de ma famille d'origine. Comment pouvais-je choisir d'être séparée de la famille dans laquelle j'avais grandi et avec laquelle j'étais unie par de profonds liens spirituels ? Comment se pourrait-il que les personnes mêmes qui m'avaient amenée à la table du Seigneur ne puissent plus y prendre part avec moi ? C'était là de nouvelles questions et de nouvelles sources de tristesse.

Les conversations avec mes parents et mes frères et sœurs sur certains passages de l'Écriture devinrent plus difficiles. C'était pourtant cette même Écriture que mes parents m'avaient enseigné à connaître et à aimer. Mes frères et sœurs souffraient aussi beaucoup de me voir faire souffrir nos parents. Et je sais que mes parents révélaient très peu de cette souffrance à mes frères et sœurs afin de préserver mes relations avec ceux-ci.

(Ce sont des âmes nobles qui ont porté une grande part de leur angoisse ensemble, devant le Seigneur.)

A cette époque, j'écrivis : « L'intensité de la foi de Maman et de Papa et leur propre volonté de toujours se convertir, sont pour moi un témoignage évident que je dois suivre le Christ dans sa Parole, là où j'ai la conviction qu'il me conduit. Je ne

peux pas leur épargner la souffrance qu'ils ont et qu'ils auront encore à mesure que je suivrai ce chemin. Je ne l'ai pas cherché. C'est Dieu, par sa grâce et sa miséricorde, qui m'y a mise. »

A Chicago, Scott et moi avons découvert un groupe qui était spécial pour l'époque, l'Association Saint-Jacques. Nous y avons trouvé de nouveaux amis dont l'esprit était semblable au nôtre (contrairement à nos amis protestants qui ne voulaient entendre parler de rien, et à nos amis catholiques qui ne comprenaient pas ce qui me retenait d'entrer dans l'Église catholique). Ces personnes étaient en pèlerinage sur un chemin de transition, se posant bien des questions que je me posais aussi. C'était un plaisir de rencontrer des gens qui appréciaient les douloureux efforts qu'il en coûtait pour atteindre l'unité spirituelle et qui se réjouissaient des découvertes que je faisais.

Je suivis le cours consacré au rite de l'Initiation chrétienne des adultes (RICA), l'année suivante, à l'église Saint Patrick, afin d'aborder, d'une manière plus conventionnelle les questions de foi. Une bonne partie de la foi catholique me paraissait pleine de sens, mais bien des choses étaient encore peu claires. Cela me rappelait nos premières semaines dans notre nouvelle maison à Joliet : Scott était déjà pris par son enseignement au collège Saint François, et je m'occupais à temps plein de notre nouvelle petite fille et de nos garçons de trois et quatre ans. Il restait peu de temps pour défaire les cartons. Quand je me décourageais de la lenteur du dépaquetage, j'allais dans notre jolie salle à manger, fermant à demi les yeux pour ne pas voir les cartons et je jouissais simplement de la beauté de la pièce. Je pouvais ainsi, de nouveau, croire que la vie allait bientôt redevenir normale. En était-il de même pour l'Église catholique ? C'était possible, si seulement je savais ce qu'il y avait dans les cartons. Autrement dit, la beauté de l'Église me parlait au cœur, mais il y

avait encore trop d'inconnu pour que je puisse agir comme si tout avait été déballé.

L'un des cours m'éclaira sur un point qui me dérangeait : les statues et images de Jésus, de Marie et des saints. Je demandai : « Pourquoi est-ce permis et même encouragé alors que l'un des dix commandements condamne la fabrication d'images et leur vénération ? »

L'abbé Memenas me répondit par une question :

« Kimberly, as-tu un endroit dans ta maison pour les photos de famille ?

– Oui.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elles t'apportent ?

– Elles me rappellent les merveilleuses personnes que j'aime : nos parents, nos frères et sœurs, nos enfants...

– Kimberly, aimes-tu les photos elles-mêmes ou les personnes qu'elles représentent ?

– Les personnes, bien sûr.

– C'est ce que font les peintures et les statues. Elles nous rappellent nos merveilleux frères et sœurs qui sont partis avant nous. Nous les aimons et nous remercions Dieu de nous les avoir donnés.

La vraie question n'est pas de savoir si, oui ou non, ces représentations devraient exister. En effet, l'Ancien Testament rapporte, peu après l'énoncé des dix commandements, des instructions spécifiques pour la fabrication des images devant faire partie du Saint des Saints – par exemple des paysages de jardin et les chérubins au-dessus du siège de la miséricorde. Dieu a même commandé à Moïse de fabriquer un serpent d'airain fixé sur une hampe et que le peuple devait regarder pour être guéri d'une maladie. Ou bien Dieu s'est mélangé dans ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 9

UNE VIE DE FAMILLE RENOUVELÉE

Scott

Quand des protestants évangéliques se convertissent à l'Église catholique, ils subissent souvent une sorte de “choc culturel ecclésiastique”. Ils quittent un chant communautaire puissant, un enseignement biblique concret, un discours politique conservateur en faveur de la famille, venant de la chaire, et un sens vital de la communauté comprenant divers groupes de prière, de camaraderie et d'études bibliques au choix, chaque semaine. Par contre, la paroisse catholique moyenne est généralement déficiente dans ces domaines. Alors que ces convertis ont le sentiment indubitable d'être “arrivés à la maison” en devenant catholiques, ils ne se *sentent* pas toujours “chez eux” dans leur nouvelle famille paroissiale. Kimberly et moi, avons tous deux vécu cette expérience.

Fort heureusement, des endroits comme l'université franciscaine de Steubenville prouvent qu'il n'en est pas toujours ainsi. Ce qui nous a le plus impressionnés, à Steubenville, c'est précisément la façon dont on y combine les valeurs évangéliques et catholiques. Je veux dire, la façon dont la foi catholique unit ce que d'autres Églises tendent à séparer : la piété personnelle et la liturgie ; l'approfondissement évangélique et l'action sociale ; la ferveur spirituelle et la rigueur intellectuelle ; la liberté universitaire et une orthodoxie dynamique ; des célébrations enthousiastes et une contemplation révérente ; des sermons puissants et la dévotion sacramentelle ; l'Écriture Sainte et la Tradition ; le corps et l'âme ; les aspects personnels et institutionnels.

Depuis la conversion de Kimberly, nous vivons tout cela en famille. Nous faisons l'effort d'assister en famille à la messe quotidienne, à l'université. En mettant l'Eucharistie au centre de nos vies, nous pouvons montrer à nos enfants comment la Bible et la liturgie vont de pair, comme le menu et le repas. Nos enfants voient des douzaines de prêtres et des centaines d'étudiants qui vivent l'Évangile de façon concrète.

Enseigner à de tels étudiants s'est révélé être l'une des expériences les plus gratifiantes de ma vie. Ils vivent une authentique passion pour l'étude de l'Écriture et de la théologie, avec une étonnante aptitude à poser de multiples questions corsées (parfois, je les traite affectueusement de "saintes sangsues de l'esprit"). Après les cours, ils essaient d'appliquer les leçons apprises, dans leur milieu de travail et dans toutes leurs relations. Je suis convaincu que Dieu est en train de former ici, dans cette université, bien des futurs cadres de l'Église catholique.

En plus de mon travail à l'université, le Seigneur nous a donné, à Kimberly et moi, de nombreuses occasions de faire de l'apostolat à travers le pays. Grâce à l'enregistrement de plusieurs centaines de mes conférences sur cassettes audio et vidéo, notre message déborde largement nos propres capacités de déplacement. Ces cassettes sont maintenant répandues dans de nombreux pays. Des gens nous ont écrit ou téléphoné du Canada, du Mexique, d'Angleterre, d'Écosse, de Hollande, de Pologne, de Lituanie, de Belgique, d'Autriche, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Ghana, du Japon, de l'Indonésie, des Philippines et d'ailleurs. Et dire que nous avons peur de ne plus jamais pouvoir exercer de ministère ensemble !

Tout ceci a été rendu possible par notre association avec Terry Barber et les "Communications Saint Joseph". En l'espace

d'un an, "la Cassette" de la conférence donnée en 1989 à trente-cinq personnes avait été vendue à plus de trente-cinq mille exemplaires. Depuis, ce nombre est passé à plusieurs centaines de milliers. Outre la cassette de ma conversion, Terry a sorti plus de deux cents cassettes de mes entretiens touchant une grande variété de sujets qui expliquent divers aspects de la foi catholique.

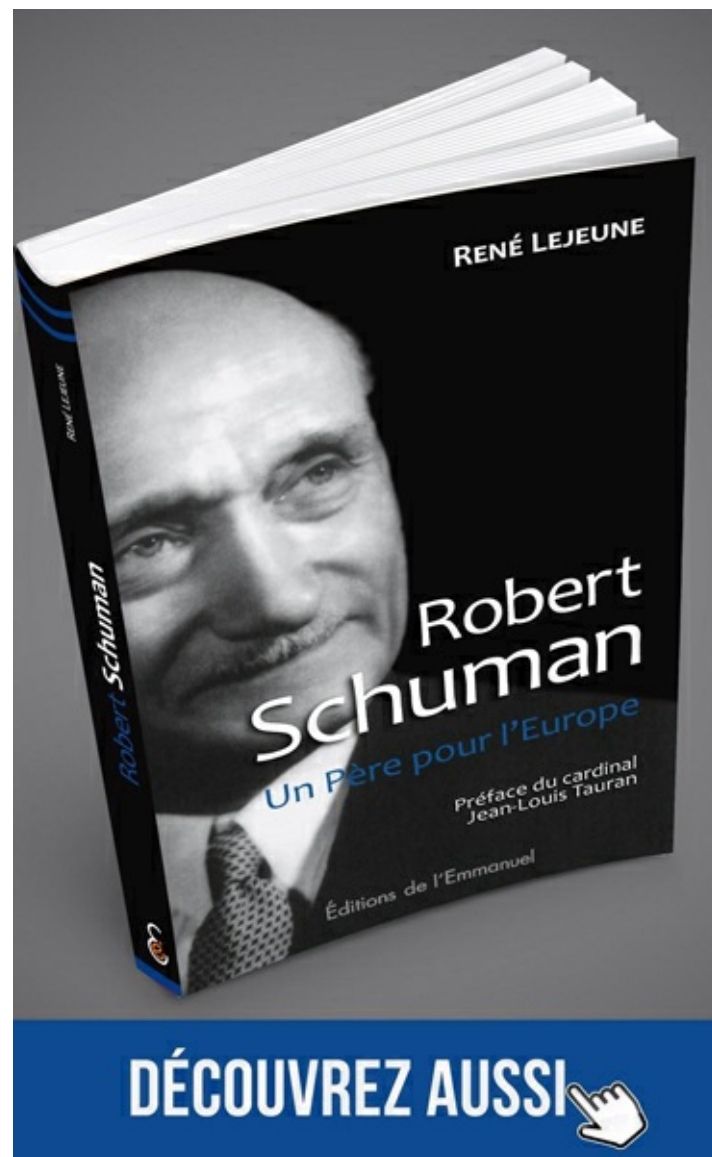
Mon père avait finalement raison – ce qu'il ne m'a jamais laissé oublier. Il fit en sorte que je sache à quel point il était fier de son fils cadet, le théologien qui n'était pas bijoutier.

Il mourut en décembre 1991, après une longue maladie. Ce fut une des expériences les plus difficiles et pourtant les plus bénies de ma vie. Il avait été agnostique pendant des années, mais, à travers sa souffrance, il retrouva une foi personnelle dans le Christ. Pendant les dernières semaines de sa vie, nous avons pu passer ensemble des moments intenses à prier, lire l'Écriture, et parler de sa vie et du Seigneur. Je n'oublierai jamais le privilège qui me fut accordé de pouvoir lui tenir la main et lui fermer les yeux, lorsque le Père céleste l'appela auprès de Lui. Et je ne cesserai jamais non plus de remercier Dieu de m'avoir donné un père terrestre qui m'avait rendu si facile d'aimer mon Père du ciel.

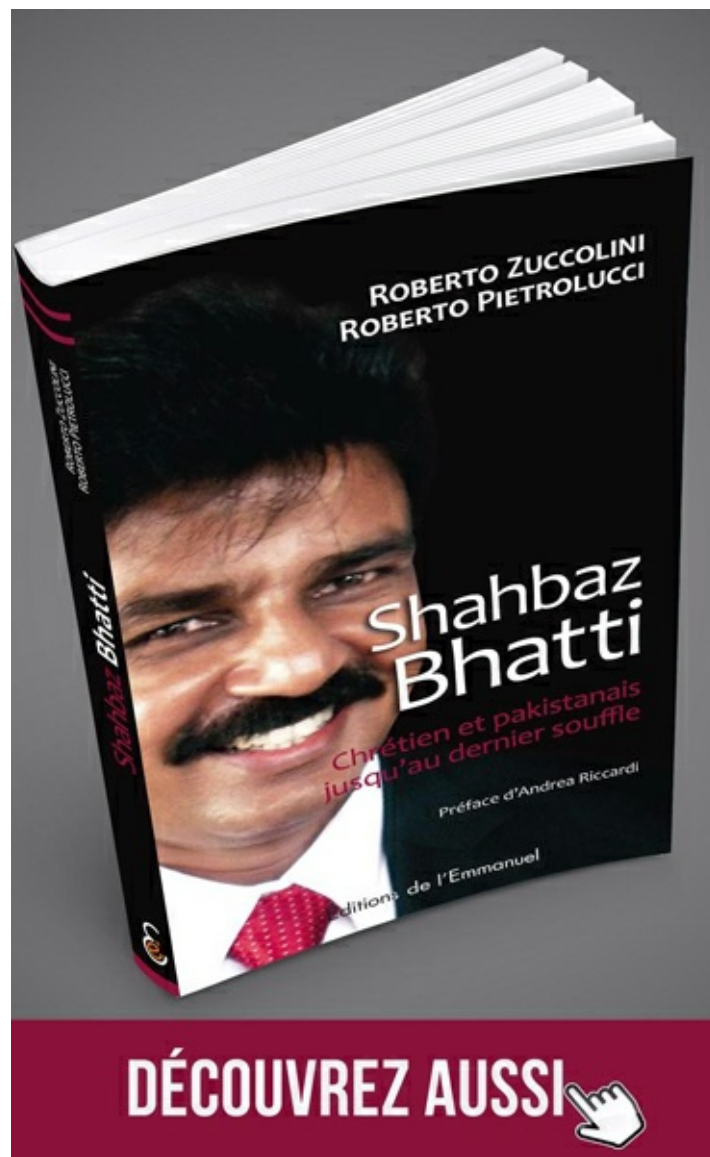
Une semaine plus tard, mon beau-père, le Dr Jerry Kirk, m'invita à l'accompagner à Rome, le mois suivant, pour rencontrer le pape Jean-Paul II. Parlons de la grâce de Dieu !

En tant que fondateur de l'Alliance religieuse contre la pornographie (*Religious Alliance against Pornography*), Jerry avait été invité par des membres de la hiérarchie romaine à animer une session de trois jours au Vatican, avec un groupe d'une douzaine de responsables religieux d'Amérique. Le cardinal Bernardin avait organisé ces rencontres afin de mettre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



DÉCOUVREZ AUSSI 



**RETROUVEZ L'ENSEMBLE
DE NOS PUBLICATIONS SUR**



Composition et publication électronique
Maury Imprimeur
M